

Sa longue captivité avait affaibli le cerveau de Thomas... l'avait rendu tremblant et craintif.

Le malheureux redoutait ses ennemis comme il aurait redouté des génies surnaturels, les génies du mal...

Avec sa grande fortune, la haute situation de sa famille, les souvenirs laissés par le père, son frère devait être arrivé à une position considérable. Il devait être un des grands personnages de Londres, avoir sous ses ordres des régiments, tenir entre ses mains la justice, puisqu'il avait pu impunément spolier, séquestrer son frère, sans qu'on lui demandât compte de ces deux crimes.

Il ne pourrait donc lutter avec lui que lorsqu'il serait hors de ses atteintes, sur un sol étranger.

C'est à tout cela que l'infortuné réfléchissait.

Ce sont toutes ces pensées qui roulaient dans sa tête, pendant sa marche assombrie et craintive du côté de Londres.

Il voulait entrer dans la Cité avant le grand jour.

Là seulement il pourrait trouver refuge, perdu dans le fourmillement humain.

Mais maintenant sa marche devenait plus difficile.

Les chemins se remplissaient de monde, de charrettes marchant vers Londres.

On le regardait d'un air stupéfait, et il courbait la tête, gêné.

C'étaient sa barbe surtout et ses cheveux qui le dénonçaient.

S'il avait pu s'en débarrasser, on ne l'aurait pas tant remarqué.

Mais il n'avait même pas le double penny nécessaire pour cette opération.

Pendant qu'il était cassé dans cette inquiétude, il s'entendit-interpeller vivement.

— Hé ! le vieux, criait une voix.

Il tressaillit, tourna la tête. Il aperçut dans une cour, derrière un mur, une jeune femme sur une charrette.

Au pied de la charrette, des légumes étaient entassés.

— Voulez-vous m'aider ? demanda la commère... J'ai été obligée d'envoyer John au champ chercher la jument, et je suis seule pour charger la voiture... et nous sommes en retard... voilà le soleil qui monte.

Thomas approcha.

— Ah ! vous serez payé, ajouta la femme, croyant qu'il hésitait...

Il fit un mouvement.

Payé... Il aurait de quoi faire couper sa barbe, et ses cheveux !...

Il se mit à la besogne avec hâte...

La marchande était émerveillée de son agilité et de sa vigueur.

— Savez-vous que vous êtes encore vaillant pour votre âge, dit-elle, quand il eut terminé.

Pour son âge !... il n'avait pas quarante ans !

— Vous avez bien soixante-dix ans ? ajouta-t-elle.

— A peu près... répondit-il.

Elle lui remit une petite pièce de monnaie, et il s'éloigna rapidement.

Un peu plus loin, il avisait une boutique de barbier.

Il y entra...

Il en sortit un quart d'heure après, rajeuni, la figure libre... la tête légère.

Il lui semblait qu'il était sauvé.

Il était tellement changé que ses gardiens eux-mêmes ne pourraient pas le reconnaître.

Il marcha plus librement, mais il s'était cru plus près de Londres, car il était presque nuit quand il y arriva.

Néanmoins il était plus tranquille maintenant... Il savait où il allait... Il avait un but... Puis si on voulait s'emparer de lui, il se défendrait, amènerait la rue, ferait du bruit, — forcerait la justice à s'occuper de lui.

Mais il voulait avant tout se rendre à la demeure de son frère, s'enquérir sans se faire connaître de ce que

celui-ci était devenu, peser les chances qui lui restaient de se faire rendre ce qui lui appartenait.

Mais une grande déception l'attendait.

Son frère n'était pas en Angleterre depuis longtemps.

Il avait fait de mauvaises opérations et avait dû vendre tous ses biens.

On croyait qu'il s'était réfugié en France, à Paris, où il aurait refait fortune. Néanmoins, ajouta l'individu qui donnait ces détails à notre héros, il ne devait pas finir heureux.

Thomas eut un sursaut étonné.

— Pourquoi ?

Alors l'homme lui fit part des bruits qui avaient couru autrefois.

On avait dit que Samuel Moore avait fait disparaître son jeune frère pour rester maître de sa fortune.

On n'avait jamais pu, il est vrai, fournir de preuves de ce crime, mais pour lui il y avait eu là quelque chose qui n'était pas clair, tout ce qu'il en était, c'est que le jeune homme n'avait jamais reparu... et quand on parlait de lui devant Samuel Moore ou sa femme...

L'homme regarda son interlocuteur qui avait frémi à ce nom.

— Vous l'avez donc reconnu ?...

— Oui, répondit Thomas.

— Alors, vous savez ce qu'elle valait...

Quand on parlait de leur jeune frère, ils détournait la tête.

Thomas était un peu fou, disaient-ils... Il les avait quittés brusquement, sans motif, et depuis ils ne l'avaient jamais revu, n'avaient jamais entendu parler de lui... Il n'avait pas tout son bon sens, et il avait dû être victime dans ses voyages, dans ses excursions en Amérique, de quelque accident ou de quelque imprudence... Pour eux, il était mort depuis longtemps, car ils avaient cessé de lui envoyer sa pension, ne sachant pas où il était, et jamais il n'avait réclamé... J'ai servi chez eux à peu près à cette époque, ajouta le donneur de renseignements... Il y a bien des détails étranges qui m'ont frappé et qui sont restés là... Il y avait surtout un homme que l'on appelait le docteur, toujours vêtu de noir...

Thomas eut un tressaillement qui frappa son interlocuteur.

— Vous l'avez connu aussi ? demanda ce dernier.

— Je l'ai connu, fit le séquestré d'une voix sourde.

La conversation avait lieu sur le seuil d'une porte, la porte du restaurant que tenait le donneur de renseignements, à quelques mètres à peine de l'hôtel habité autrefois par Samuel Moore.

Thomas semblait très perplexe.

Devait-il parler à cet homme, se faire connaître, lui demander les ressources nécessaires pour passer en France ?

Était-ce un appui inattendu que la Providence lui envoyait ?...

Ne risquait-il pas, au contraire, d'être pris pour un imposteur, d'être dénoncé, arrêté par la police cette fois, réintégré ?

Voudrait-on croire à son histoire inouïe, invraisemblable ?

Cet homme était le seul peut-être qui pourrait y ajouter foi.

Il avait déjà des doutes sur Samuel et sa femme.

Il ne pouvait pas tomber mieux.

Il fallait saisir cette occasion aux cheveux, en profiter.

Thomas fit un pas en avant, résolu.

— Entrez chez vous, dit-il à l'homme ébahi, j'ai à vous parler.

Ils entrèrent, et, quand ils furent enfermés dans un cabinet où personne ne pouvait les écouter, il raconta toutes ses aventures.

Le restaurateur, abasourdi, se félicitait de sa perspicacité.